

entretien avec sanshiro enseignant primaire, homme de scène, capteur de lumière

luisa campanile

Il est connu comme le loup blanc par les enfants et les adolescents lausannois de par son activité artistique débordante. Imaginaire étonnant et détonant oblige. Sanshiro Fankhauser est tout à la fois enseignant, metteur en scène, comédien, chanteur. Celui qu'on appelle simplement Sanshiro incarne une nouvelle proposition dans l'enseignement vaudois : le théâtre au service de l'école et l'école au service du théâtre.

Cette année, vous fêtez les vingt ans de votre parcours artistique et les dix ans de votre carrière d'enseignant. Comment conjuguez-vous vos deux métiers ?

Je dirais de façon assez naturelle. Dans ma vie, l'enseignement et la pratique de la scène sont arrivés, tous deux, par hasard. Pour la scène, je me suis retrouvé, à Berlin, dans un spectacle d'Isabelle Baudet, à remplacer au pied levé un comédien. Quant à ma formation, j'ai commencé la physique à l'Université de Lausanne avant de bifurquer et d'obtenir une licence en sciences de l'éducation à l'Université de Fribourg. Depuis dix ans, j'enseigne à l'école publique, en 5^e et 6^e HarmoS. J'ai toujours opté pour un temps partiel afin de pouvoir mener de front mes deux activités.

Que vous a amené votre pratique de la scène dans votre métier d'enseignant ?

Beaucoup de choses, sûrement. Théâtre et enseignement sont en prise directe avec une dynamique de groupe. Pour moi, il est important de créer un groupe solidaire. En tant qu'enseignant, je suis obligé de m'adapter à la dynamique de la

classe. Et la génération actuelle m'y pousse de plus en plus, il faut davantage se mobiliser pour capter leur attention. Je fais le choix du ludisme. Pour moi, c'est important que les enfants se réjouissent de venir à l'école.

Vous êtes pétillant, farceur. Les élèves de l'établissement de La Sallaz où vous enseignez vous adorent, les jeunes qui ont vu vos spectacles notamment à la Maison de Quartier de Chailly vous admirent. Le charisme, ça se travaille ?

Attention, je n'aime pas spécialement le phénomène de l'idolâtrie. Aussi bien dans mon travail d'enseignant qu'avec mes cours de théâtre, via ma compagnie, le Théâtre en Chantier (TEC), je cherche à établir des relations de confiance.

Dans l'enseignement, il faut se mettre au niveau des élèves et parfois avouer que nous aussi, les enseignants, nous avons nos faiblesses. Nous avons été enfants il y a juste quelques années de ça...

Dans ma classe, j'aime faire place à la parole quand il y a un moment fort. En juin de l'an passé, par exemple, l'infirmière de l'établissement est

partie à la retraite. J'ai pris le temps de discuter avec mes élèves des conséquences, pour eux, de cet événement. Pendant les moments de parole, je pousse un peu tout le monde à s'exprimer et les digressions sont alors les bienvenues ! Les générations changent et l'école doit suivre ce changement.

Un bon enseignant est-il un bon comédien en classe ?

L'enseignement est une comédie jouée devant les élèves. La première impression faite en classe est importante. C'est un peu comme dans un spectacle. À la scène d'ouverture, le public se dit : « Tiens, j'ai envie de connaître la suite. »

L'enseignant est l'entremetteur entre l'élève et le savoir. C'est donc à lui de capter la lumière pour créer une relation pédagogique de confiance. Un de mes « trucs » pour motiver les élèves est la dictée en chanson. N'importe quel sujet, aussi anodin soit-il, comme celui de l'accord des verbes, peut être rendu séduisant par une mise en scène audacieuse.

Que vous a amené votre pratique d'enseignant dans votre expérience artistique ?

Une meilleure connaissance du public. Que ce soit lors d'un concert ou d'un spectacle, je trouve important de savoir à qui l'on parle. Dans mes spectacles, je choisis des histoires qui sont en lien avec la réalité du public, avec ses préoccupations. Je cherche à faire en sorte que le public soit interpellé par ce qui se passe sur scène.

Avec le TEC, vous faites des spectacles qui donnent la parole aux jeunes. Comment les écrivez-vous ?

Je travaille tout d'abord en improvisation. Les jeunes, âgés de sept à dix-huit ans, amènent la



entretien avec sanshiro
enseignant primaire,
homme de scène,
capteur de lumière

Au théâtre, tout est possible.

On peut tout faire, tout essayer,

on peut devenir ce que l'on veut.

C'est un espace incroyable

d'expérimentation du

monde. C'est un lieu où les

enfants, les jeunes peuvent

préparer leurs outils pour le

futur. Oui, bien sûr, pour moi, le

théâtre est au service de la

pédagogie.

matière et moi, je leur donne la direction. Je retranscris, je rassemble leurs propos. Plus ils sont âgés, plus ils ont d'avis, plus le fil rouge devient complexe à trouver.

En 2017, les deux tiers des 160 élèves du TEC sont de grands adolescents, voire de jeunes adultes, que j'ai connus, pour la plupart, il y a dix ans. Grâce à cette fidélisation, ils osent se lancer dans des thèmes délicats comme la mort, par exemple. En 2013, ils ont amené ce sujet et cela a donné le spectacle *Ils étaient une fois*. En juin, nous sommes en représentation à l'ARSENIC avec un spectacle qui porte sur le passage de l'enfance à l'âge adulte. Les comédiens ont proposé beaucoup d'idées sur les attentes, les pressions qu'ils peuvent y vivre.

Avec ma compagnie, je pratique une écriture de plateau engageante, incarnée. Les jeunes comédiens doivent pouvoir s'y retrouver au mieux.

Vos spectacles ressemblent à de véritables parcours, intenses, ludiques. Moi, je m'y suis parfois perdue. J'imagine que vous faites exprès de perturber les spectateurs, non ?

J'adore que l'on se perde dans un spectacle. Comme j'adore, parmi les auteurs contemporains, Jean Échenoz et Jean-Philippe Toussaint. Tous deux travaillent sur la déconstruction de la narration. Dans mes spectacles, je pratique les deux mouvements: je déconstruis dans un premier temps, puis je reconstruis. Je casse ainsi la narration dans ce qu'elle peut avoir de linéaire. J'aime jouer avec la temporalité, y faire des allers-retours. Pour y parvenir, je m'appuie sur la technologie. J'ai beaucoup joué aux jeux vidéo – je continue à y jouer (rires). Cela a donc une influence sur mon imaginaire.

Oui, les spectateurs peuvent en être perplexes. Certains me disent, après un certain temps, qu'ils ont aimé... se perdre.

Alors, le théâtre est au service de la pédagogie ?

Au théâtre, tout est possible. On peut tout faire, tout essayer, on peut devenir ce que l'on veut. C'est un espace incroyable d'expérimentation du monde. C'est un lieu où les enfants, les jeunes peuvent préparer leurs outils pour le futur. Oui, bien sûr, pour moi, le théâtre est au service de la pédagogie.

Imaginez-vous qu'un jour le théâtre sera enseigné dans les établissements publics vaudois ?

Alors, j'y perdrai mon business personnel (rires). À l'heure du numérique, il est fondamental de proposer aux nouvelles générations quelque chose

qui les sort du diktat « Tout, tout de suite ». Comme il est important de leur proposer de revenir au corps, à soi-même, à ce que chacun porte en soi. L'apprentissage des valeurs commence tôt, comme du reste la conscience des relations humaines. Le théâtre répond pleinement à tous ces apprentissages.

Oui, j'espère vraiment qu'un jour on se rendra compte qu'une seule heure de théâtre par semaine en classe apporte beaucoup. Beaucoup plus que ce que l'on pourrait croire. Mon travail de mémoire portait sur les effets du théâtre dans une classe de primaire. Les résultats m'avaient déjà montré une amélioration significative, ne serait-ce qu'avec une semaine de théâtre en classe, de la confiance en soi, de l'acceptation de l'autre, et donc du climat d'apprentissage.

Et la suite ?

Ce sont deux rendez-vous importants: le Théâtre en Chantier est en représentation du 26 juin au 2 juillet 2017 à l'ARSENIC avec les élèves plus âgés et du 5 au 10 décembre 2017 à la Maison de Quartier de Chailly, cette fois-ci avec les plus jeunes.

De plus, je participe à un projet avec la Fondation de l'Hermitage qui accueille depuis le 7 avril la collection Bührlé. Pour cette occasion, je crée actuellement, toujours avec les élèves de TEC, un audioguide original et spécialement conçu pour les enfants. /

Sites
www.le-tec.ch, www.sanshiro.ch

Les albums
chez le label fribourgeois Watermelon
Chansons pour qui ? (2004)
Chansons pour l'univers (2006)
Rencontres du 3^e disque (2008)
Level 4 (2010)

entretien avec ève bonfanti et yves hunstad dans *la fabrique imaginaire* siffle le vent des souffleurs de rêves

barbara fournier

D

Devant les portes fermées de la salle du Théâtre Kléber-Méleau, à Lausanne, le public est compact. Soudain, un homme tente de se frayer un chemin à travers la foule qui piétine. C'est le directeur. Tout le monde le connaît. Omar Porras, son éternel petit bonnet vissé sur la tête, secoue les portes énergiquement, sans succès. Elles sont fermées de l'intérieur! Un comble! Il avertit le public: « Problème technique, je suis désolé, je ne comprends vraiment pas ce qui se passe. Il vous faut passer par l'arrière. Suivez-moi! Attention, c'est périlleux... Regardez où vous mettez les pieds. »

Les spectateurs intrigués le suivent, amusés mais aussi – on le perçoit à quelques battements de paupières involontaires – vaguement inquiets... Il faut dire que la pièce s'intitule « Du vent... des fantômes », alors, avec de tels protagonistes, on ne sait jamais. Après un parcours incertain, les spectateurs ont la surprise de se retrouver tous... sur scène! Heureusement, des chaises semblent les y attendre. Ils s'assoient, un peu confus. C'est alors que débarquent – ou alors étaient-ils déjà là? – une femme à la valise et un homme au petit sac à dos. Eux aussi paraissent complètement perdus, cherchent à s'asseoir et demandent au public ce qu'il fait là... Derrière ce lever de rideau qui n'a pas lieu, sur cette scène bondée où les limites entre acteurs et spectateurs se sont évanouies, devant le vertige de ces rangées de fauteuils rouges et

vides qui ondulent devant les yeux comme une toile irréaliste, s'embraient doucement, irrésistiblement, la machine inversée de la poésie, la magie nue du théâtre.

U

Un paradoxe debout, avec des ailes

La marque de fabrique de *La Fabrique imaginaire*, c'est cela: un homme, une femme, un couple, mille personnages. Ève Bonfanti et Yves Hunstad,

auteurs, acteurs, metteurs en scène belges, élaborent ensemble un travail d'une extrême complexité que leurs talents conjugués métamorphosent dans une forme qui revêt tous les attributs de la spontanéité, jusque dans ses failles et sa fragilité. Comme si chacun de leurs pas était incertain, comme si chaque mot pouvait être changé, comme si toute la pièce était inventée de toutes pièces, comme si rien n'avait jamais été écrit, comme si rien n'était sérieux et que, donc, tout était grave, ou le contraire, ils créent un paradoxe extraordinaire: un théâtre qui ressemble tellement à la vie et qui, en fait, révèle tout de ce qu'est le théâtre. Non contents de faire tenir debout ce paradoxe, ils lui donnent des ailes. En faisant don d'une œuvre ultracontemporaine aux spectateurs, Ève Bonfanti et Yves Hunstad les emportent aux sources mêmes du théâtre... là où tout ne cesse jamais de commencer...

Émouvante rencontre avec deux forcenés d'art et d'humanité qui soufflent le verre des rêves, à longueur de vie, à longueur d'amour.

À vos yeux, que dit le théâtre d'unique au monde d'aujourd'hui?

Ève: Le théâtre, dans son essence, a traversé les âges. Il est de tous les temps. Offrir un lien entre les êtres, voilà ce que le théâtre et tous les arts vivants du spectacle ont d'unique. C'est un espace où se mêlent les atomes, les cellules, l'air, la chair, les os, le sang. Il s'agit d'un véritable lien biologique, voire cosmique. C'est pourquoi, dans notre conception du théâtre, il n'y a jamais de 4^e mur entre les spectateurs et les acteurs. Le lien, la circulation d'énergie sont essentiels dans une expression artistique qui se passe de médium. Ici,